

**« Juifs au Combat »**  
**« témoignage sur l'activité d'un mouvement de résistance »**

**Par Jacques Lazarus (Capitaine Jacquel) chef du groupe parisien de l'Organisation Juive de Combat**  
**Centre de Documentation Juive Contemporaine Série « Etudes et monographies » n°9**  
**Editions du Centre Paris 1947 153 p**

Le livre débute par une préface d'Henri Hertz, poète, romancier et critique littéraire (1875-1966) qui s'est engagée dans la résistance juive et « a vu de près » le maquis du capitaine Jacquel : « J'ai eu l'honneur qu'ils m'aient tous considérés comme leur compagnon ».

Suit le récit par Jacques Lazarus de son parcours de résistant mais celui-ci est entrecoupé de longues parenthèses sur les combattants des Forces Armées Juives qui deviennent l'Organisation Juive de Combat.

L'ouvrage est organisé en petits chapitres, la plupart du temps, de trois à quatre pages. La trame est généralement chronologique mais entrecoupée de chapitres thématiques sur l'organisation de l'Armée Juive et les opérations menées par ses différents camarades de combat à Lyon, Grenoble, Nice et Toulouse. Cette structure du récit ne facilite pas toujours la compréhension de sa propre implication. J. Lazarus est parfois le témoin direct de des actions menées mais il fait aussi, très souvent, le récit d'événements concernant l'Armée Juive qu'il n'a pas vécus, sans d'ailleurs le plus souvent, citer ses sources. Nous pouvons ainsi lire de longs développements sur Nice et sur les différentes activités des « Niçois de l'A.J. », sur le service de passage en Espagne et sur celui de passage en Suisse mis en place dès 1941 mais qui connaît un regain d'activité après l'armistice italien du 8 septembre 1943. De très nombreux Juifs, surtout des enfants, vont être acheminés en Suisse, avec l'aide de jeunes du Mouvement de la Jeunesse Sioniste et des Eclaireurs Israélites et grâce à la complicité de douaniers suisses, par les deux postes frontaliers d'Annemasse et Saint Julien en Genevoix. De nombreuses pages de son récit sont consacrées à l'abnégation de tous ces résistants anonymes et à leur courage face à leurs bourreaux, après l'arrestation de nombre d'entre eux.

En ce qui le concerne, Jacques Lazarus rappelle d'abord qu'il est sous officier de carrière et qu'après l'armistice, il a dû remplir un dossier destiné au Commissariat Général aux Questions Juives pour solliciter son maintien dans l'armée mais qu'il a été rayé des cadres de l'armée en août 1941. Il devient alors employé au Comptoir National d'Escompte à Lyon. Jusqu'au 11 novembre 1942, date de l'invasion de la « zone libre » par les troupes allemandes, il n'a, dit-il, que quelques contacts avec des résistants et distribue quelques tracts et journaux. A partir de novembre 1942 et jusqu'en février 1943, il tente, sans succès, de quitter la France pour devenir F.F.L. C'est dans le train qui le ramène de Toulouse à Lyon qu'il rencontre son ancien camarade d'enfance de Strasbourg, Ernest Lambert, qui le fait entrer en mars 1943 dans les Forces Armées Juives, créées à Toulouse après l'armistice. Une importante mission lui est confiée par le Comité Central Directeur de l'A.J. : mettre sur pied des groupes francs dans la zone d'occupation italienne dans laquelle se trouve un nombre élevé de Juifs placés en « résidence assignée » mais zone où le régime d'occupation est « très supportable ».

J. Lazarus s'installe à Valence puis Bourg de Péage comme agent d'assurances mais se rend régulièrement à Grenoble où il a constitué un petit groupe de jeunes résistants juifs puis s'y installe et vit encore sous son identité. Dans les environs de Grenoble, il enseigne les rudiments de la topographie, du combat et du maniement des armes à de jeunes étrangers et apatrides. Après l'occupation de la zone italienne par les troupes allemandes qui suit l'armistice italien du 8 septembre 1943, il se rend souvent à Saint Gervais et Megève où, dans les bois voisins, il instruit de nouvelles recrues. C'est aussi à ce moment-là qu'il prend une fausse identité.

En octobre 1943, il reçoit l'ordre de se rendre à Toulouse où il rencontre Maurice Ferrer qui est « l'âme de l'organisation ». Celui-ci lui confie la mission de mettre sur pied un maquis. Il doit prendre contact avec l'Armée Secrète du Tarn pour y instruire un premier groupe qui se trouve dans une ferme abandonnée, la ferme du Bec, à 15 kms de Saint Jean de Jeanne près d'Albi. J.Lazarus retourne ensuite à Grenoble jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1944 qu'il quitte pour retourner à Lyon rejoindre E. Lambert, un des chefs du groupe lyonnais de l'A.J. Au bout de quelques jours, il repart à Toulouse où il est chargé de constituer des maquis dans la région du Tarn. Deux fermes abandonnées près d'Albi sont investies dont celle du Bic qui est destinée à recevoir un premier groupe militaire de Juifs clandestins dont des Hollandais. J.Lazarus y fait de fréquents séjours et est marqué par « la bonté et le dévouement inlassable des habitants de la région ». Lors de sa dernière inspection à Bic en mars 1944, il trouve la ferme vide car l'ordre de repli des maquis a été donné après l'arrestation du capitaine Michel, chef de l'A.S. d'Albi, par la Gestapo. Il se rend à pied dans le village de Paulinet où le secrétaire de mairie lui apprend qu'il y a eu, non loin de là, un important parachutage de containers, sans doute par erreur. Aidé par des paysans, J. Lazarus va cacher ces containers dans un moulin abandonné. Les maquis du Tarn sont, à cette époque, regroupés près de la ville de Lacaune. Il s'agit des unités de l'A.S., des F.T.P., de l'A.J. et de quelques Russes et Yougoslaves, transfuges de l'armée allemande. Chaque maquis a perdu son autonomie mais les différents éléments sont regroupés en sections sous le commandement du chef de bataillon Le Floc. J. Lazarus s'y rend plusieurs fois et discute avec Le Floc qui s'étonne de voir que les membres de l'unité juive portent, sur l'épaulette, un écusson bleu et blanc avec l'étoile de David. J. Lazarus lui répond que « traqués en tant que Juifs, c'est en tant que Juifs que nous combattons ». Après l'attaque du camp de Lacaune, un des maquis est transféré près de Mazamet dans un hameau abandonné : Espinassier. J. Lazarus s'y rend plusieurs fois, la dernière fois pour faire renouveler à Toulouse les cartes d'alimentation venant du hameau.

Après le 7 juin 1944, date à laquelle M. Ferrer a failli être arrêté à Toulouse, il se voit confier, après avoir changé de nouveau d'identité, une mission à Paris où il n'a pas remis les pieds depuis 1937. Elle consiste à rencontrer Lydia et Charles Porel : celui-ci, à l'allure très britannique, est un ancien des Brigades internationales. Il doit permettre à J.Lazarus et à un de ses camarades de partir à Londres pour ratifier un accord prévoyant que l'A.J. serait reconnu sous le nom d'Organisation Juive de Combat. Après son retour à Toulouse, il revient à Paris le dernier samedi de juin.

Le 17 juillet, Charles Porel lui présente un guide qui doit le conduire, ainsi que son camarade, vers le lieu de décollage de l'avion vers Londres ... mais ce « guide » est un agent de la Gestapo et ils sont emmenés au siège de la Gestapo, rue de la Pompe où ils ont « la chance » d'être considérés comme de simples agents de liaison. Ils sont ensuite transférés à Fresnes où ils restent détenus trois semaines. Le 11 août 1944, ils sont emmenés en autobus à Drancy à travers Paris où « règne une atmosphère de fronde ». Le 17 août, J. Lazarus fait partie des 50 otages juifs entassés dans un wagon accroché à un convoi militaire composé de SS qui quitte la gare de Bobigny. Le 21 août, alors que, depuis le 17, le convoi roule

lentement et s'arrête fréquemment, J. Lazarus et les autres otages arrivent à dévisser la barre de la lucarne et sautent du train. Il va ensuite marcher pendant 50 kms puis il est pris en auto-stop, pendant 80 kms sur la route de Saint Quentin à Paris, par une voiture occupée par des soldats de la Luftwaffe et mitraillée par des avions alliés pendant le trajet... Il arrive chez un boulanger de Jaux près de Compiègne où il voit les premiers F.F.I. et les premiers chars américains de l'autre côté de l'Oise.

De retour à Paris, il revoit Charles Porel, quelques semaines après la Libération, dans les locaux de la P.J. Celui-ci, après avoir nié, avoue qu'il est en réalité Autrichien, qu'il a bien été capitaine dans les Brigades Internationales et qu'il a apparemment travaillé pour les services de renseignements alliés avant de trahir en 1943 et faire partie du « Feindliches Aktivitätskontrolle », chargé de noyauter les organes de renseignements alliés.

Le récit se termine sur un court chapitre intitulé : « Et maintenant... » dans lequel alternent une certaine nostalgie du combat révolu et de la camaraderie entre résistants et la désillusion de voir des « milliers de Juifs parqués dans les mêmes camps d'Allemagne tentant en vain de rejoindre leur patrie ancestrale ». Suit une liste de différents camarades de combat et, pour certains, de leur choix d'après guerre, certains se trouvant en Palestine, « le pays de l'espoir ». « Le remède n'est pas le désespoir, le dégoût de soi-même et des autres ; il est toujours et ne peut être que l'action qui entretient et régénère sans fin la vie ».

Jacqueline Duhem